

L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

Une Exécution mouvementée

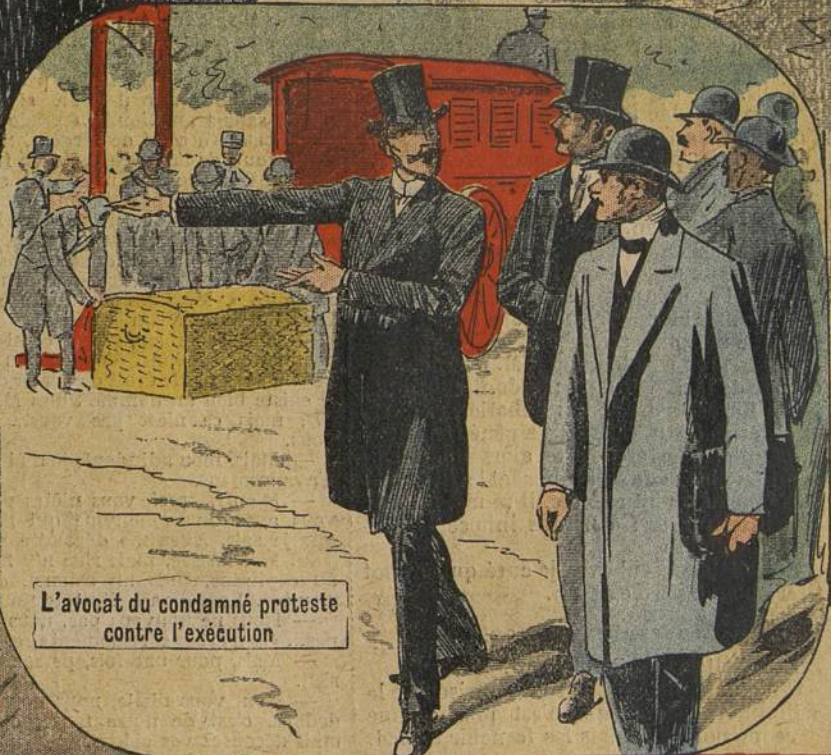
Hebdomadaire



L'arrivée devant l'échafaud

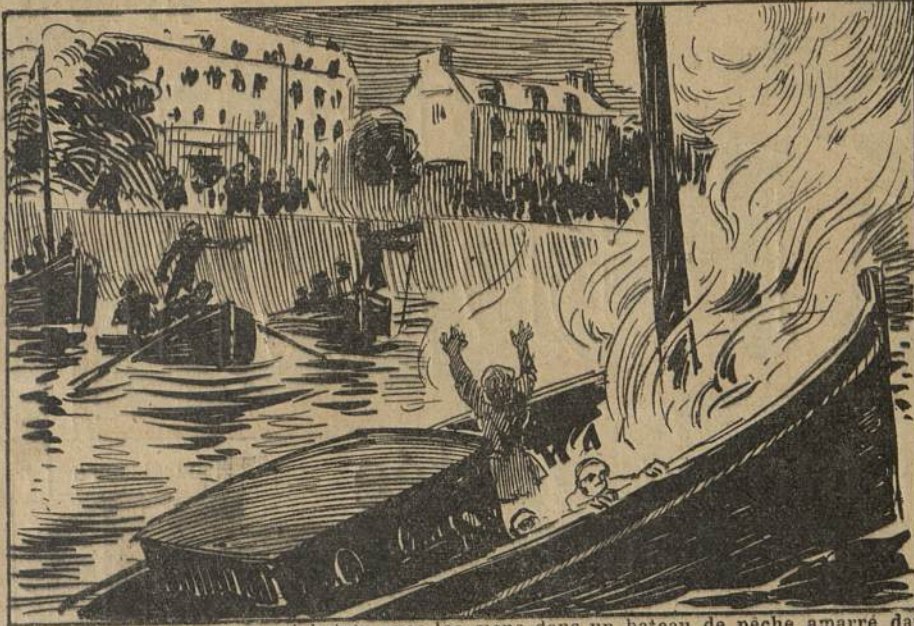
Un crime abominable mettait en émoi en Janvier 1910 le village de Chevry, près de Taintrux (Vosges). Le coupable était un cultivateur, Adrien Pierrel, âgé de 51 ans, alcoolique invétéré, qui habitait avec sa femme. En juillet 1909, sa mère, vieille femme

(Lire la suite page 2.)



L'avocat du condamné proteste contre l'exécution

Le Feu à bord d'un Canot



La femme d'un marinier, qui habite avec les siens dans un bateau de pêche amarré dans le canal de Mardyck, près de Dunkerque, était partie faire ses provisions, laissant à bord ses trois bébés, âgés de trois ans, deux ans et huit mois. Pendant son absence le feu prit on ne sait comment et les pauvres enfants auraient été brûlés vifs, si les mariniers, montés dans des barques, ne s'étaient hâtés de les arracher à la mort, en présence d'une foule profondément émue.

Une Exécution mouvementée

(Suite).

de quatre-vingt-deux ans, vint habiter chez lui; elle possédait cinq cent quarante francs en or, toutes ses économies. Pierrel résolut de voler la pauvre femme.

Le 31 janvier, Pierrel, qui était ivre, pénétra, la nuit, dans la chambre où dormait sa mère, et vola l'argent. Le lendemain, il acheta de l'eau-de-vie et but tout le jour.

Vers quatre heures, la pauvre vieille, qui était infirme, appela son fils et le supplia de lui rendre son petit pécule. Il refusa; elle lui fit d'amers reproches.

Exaspéré, l'alcoolique la frappa au visage avec une brutalité telle que le sang jaillit. Puis, l'ayant à demi étranglée, il courut chercher, dans la cuisine, un lourd pilon en bois, et revenant vers la malheureuse, il la frappa jusqu'à ce qu'il lui eût défoncé le crâne et broyé la face.

Ce fut le garde champêtre qui arrêta le parricide et le conduisit à la gendarmerie. Condamné à mort le 8 Juin, le misérable a expié son crime.

Le réveil du condamné

L'exécution devait avoir lieu à Saint-Dié. La guillotine avait été dressée dans une allée du parc, près du kiosque de musique.

Toute la nuit, la foule, à chaque instant plus dense, s'est massée autour de la prison. Le service d'ordre est assuré par ce qui reste de la garnison des 3^e et 5^e bataillons de chasseurs à pied et un détachement du 62^e d'artillerie venant de Corcieux.

Vers minuit, Pierrel se dresse tout à coup sur sa couche. Des coups sourds et répétés s'entendent, venant du dehors; ils proviennent des ouvriers qui plantent des piquets destinés à supporter les barrages en fil de fer.

— Qu'y a-t-il? demande Pierrel à son gardien.

Celui-ci le rassure de son mieux. — Je crois bien, réplique le parricide que l'on monte « l'horloge » pour moi.

A ce moment, un clameur grossissante parvient jusqu'à lui. Son inquiétude grandit.

— Ce n'est rien, explique le gardien, ce sont des soldats libérés qui se querellent dans le parc avec des civils.

Pierrel semble accepter l'explication; mais il se montre bientôt très nerveux et demande à fumer une pipe au dehors.

A 4 heures exactement, MM. Viriate, procureur de la République; Sadoul, substitut; Henri Roger, son avocat; Sabotier, greffier, et le curé de la cathédrale pénètrent dans la cellule. Pierrel pousse alors un hurlement terrible: « Je suis innocent! » Et, d'une voix de plus en plus forte, il se met à crier, sans interruption: « Je suis innocent! Pardon! Pardon! »

On le laisse seul avec le curé qui ne peut tirer aucune parole de lui.

Les derniers moments

La toilette a lieu rapidement. Cinquante mètres séparent la prison de la guillotine. Pierrel, qui n'est plus qu'une ve ne pourra jamais les franchir à pied.

On fait approcher le fourgon, dans lequel on le porte littéralement. Il est quatre heures 50.

Quelques instants après la voiture s'arrête au pied de la machine et Pierrel est descendu par les aides qui sont obligés de le porter. Il râle sans interruption: « Pardon! Je suis innocent! Pardon! pardon! »

On le jette sur la bascule et le couteau tombe à 4 heures 55. Les assistants s'éloignent, profondément émus.

L'avocat proteste

A ce moment, l'avocat de Pierrel, M^e Roger, s'adressant à des journalistes, s'écrie d'une voix indignée: « C'est ignoble, ce qui vient de se faire. Vous pouvez le dire. On a guillotiné un irresponsable. Depuis trois mois, j'ai la certitude absolue qu'il ne se souvenait même pas du crime accompli au cours d'une crise d'alcoolisme. » (!!!)

Il n'a pas été fait application à Pierrel de l'article 13 du Code pénal qui veut que le condamné pour crime de parricide soit conduit à l'échafaud en chemise, pieds nus, et la tête couverte d'un voile noir, et, qu'avant l'exécution, lecture soit donnée de l'arrêt de condamnation.

Le sergent malgré lui

Au cours de la dernière période d'instruction, il est arrivé à un jeune étudiant en droit, attaché au Parquet de Rennes, M. Jules M..., une fort amusante histoire qui mérite d'être contée.

Lorsque M. M... arriva au régiment, on lui présenta une tunique de sergent pour qu'il la revêtît. M. M... fut d'autant plus étonné de cette grâce que qu'il était sorti de l'active comme soldat... de 2^e classe et qu'il n'avait aucun droit au grade de sergent. Toutefois, comme il sait fort bien qu'au régiment il faut obéir sans discuter, M. M... endossa la tunique qui lui était présentée.

M. M... se demanda bien pendant quelques instants pourquoi il était si brusquement passé, sans transition, du grade (!) de soldat de 2^e classe à celui de sergent, mais, content, après tout, de l'aventure, il s'en fut arroser ses galons. Deux jours plus tard, il se disposait à demander une permission de vingt-quatre heures pour aller surprendre sa famille et lui annoncer l'heureuse nouvelle, lorsqu'il fut interpellé par l'adjudant de semaine qui, grognard, lui dit: « Montrez-moi donc votre livret militaire ». M. Jules M... avança à l'ordre et tendit le livret à son supérieur.

— Mais sacrebleu, s'écria celui-ci, nous nous sommes f... dedans. Vous n'êtes pas sergent; vous n'avez pas le droit de porter cette tunique. Il existe bien un nommé Jules M... sergent au 47^e, mais ce n'est pas vous... Déshabillez-vous.

— Mais, mon adjudant, je n'ai pas demandé d'avancement.

— M'en f... moi, vous n'êtes pas sergent et vous avez un homonyme qui l'est, voilà ce que je sais. Allez me décroûtre vos galons.

M. M... insista, mais rien n'y fit. Une visite au capitaine, puis au colonel, eut le même résultat. La réponse était toujours la même.

— Nous ne pouvons pas, nous ne pouvons pas... Ce n'est pas réglementaire.

— Mais, pour une fois, personne n'en saura rien.

— Non, vous dis-je, nous nous sommes f... dedans, c'est de notre faute, c'est entendu, mais décroûtez vos galons.

LES MAISONS HANTÉES

Il y a quelques jours, le quartier Franklin, à Nantes, était en émoi. Dans une maison, se passaient des faits aussi extraordinaires que mystérieux.

Un marchand de chaussures a épousé une veuve qui était mère d'un garçonnnet de 14 ans, très nerveux, d'une mobilité extrême.

Or, la semaine dernière, les deux époux eurent leur curiosité piquée par des faits qui leur parurent invraisemblables. Des objets, chez eux, se déplaçaient d'eux-mêmes, comme si quelque main invisible s'en fût emparé.

La plupart du temps ces objets tombaient à terre, mais on eut dit, tant le choc était violent, que la même invisible main qui s'était emparée d'eux les eût, dans un geste rageur, projetés contre le sol.

Les faits se renouvelèrent, et avec eux l'étonnement des deux époux grandit d'abord, puis bientôt se changea en crainte.

Les jours passèrent; les faits se renouvelèrent. Tantôt des objets étaient tirés de leurs tiroirs et s'en allaient dans une pièce voisine, tantôt un dessous de plat lâchait tout à coup le buffet pour venir s'aplatir sur le sol, une autre fois le tiroir de la table de nuit tombait à terre dans un bruit assourdissant.

Ces objets étaient remis en place, mais bientôt d'autres se déplaçaient à leur tour.

C'est alors que les époux remarquèrent que leur fils semblait plus agité, plus remuant que de coutume. Il sautillait constamment, et de temps en temps, semblait comme tomber en arrêt devant un objet. Ils résolurent d'éclaircir le mystère et annoncèrent à leur fils que le soir même ils iraient trouver un magnétiseur de talent qui opère actuellement à la foire d'automne.

Le soir, en effet, tous trois se rendaient à l'établissement d'un magnétiseur et mettaient celui-ci au courant des faits extraordinaires qui se passaient chez eux.

Après le spectacle, les deux époux rega-

gnèrent leur domicile. Dès ce moment, leur fils, qui avait semblé prodigieusement intéressé par toutes les expériences du magnétiseur, sembla dans un état d'extrême agitation. A peine était-il arrivé chez lui que les faits qui se passaient depuis huit jours déjà recommencèrent, à tel point que les parents, effrayés, durent aller prévenir la police.

Des agents vinrent aussitôt, mais le... de mon de l'hypnose est sans doute de ceux qui se rient des agents de la police. Il recommença ses frasques, et sembla même tout particulièrement taquiner un des braves représentants de la... force publique. Par trois fois, celui-ci ramassa un dessous de plat qui venait de tomber; par trois fois le dessous de plat rebelle retomba à terre.

Le médium du magnétiseur vint dans la maison hantée. Les parents lui racontèrent ce qui s'était passé.

Pas un instant il n'hésita à reconnaître que l'enfant devait être la cause inconsciente de tout le vacarme. Mais le cas était particulièrement intéressant. Dans les cas ordinaires d'hypnotisme le sujet influencé par quelqu'un agit à la volonté de ce dernier, et la subit à tel point qu'il ne peut rien sans sa volonté. Ici, l'enfant, — ou suggestionné ou auto-suggestionné — a le don de déplacer, de par sa propre volonté, les objets.

Sur ces entrefaites, l'enfant qui, depuis quelques instants, était parti, revint. « Je suis revenu, dit-il, parce que je ne peux pas marcher ». Et il ajouta: « Je vais m'envoler ».

A peine était-il rentré que des objets se déplacèrent soudain. Parmi eux un sac de riz fut enlevé presque jusqu'au plafond, mais là-haut creva, et inonda de son contenu tous ceux qui étaient là.

Des boîtes de confitures, un fromage, furent également déplacés.

Le jeune enfant va être soumis à un examen médical.

— Mais les camarades vont se f... de moi. — On va vous changer de compagnie. Ainsi fut dégradé, sans appareil, sans rassemblement de troupes et sans roulement de tambour M. M..., attaché au Parquet de Rennes, qui a, d'ailleurs, été le premier à rire de l'aventure.

Fille de joie par héroïsme

On sait que dans la plupart des villes russes, le domicile est interdit aux israélites, si bien qu'il est impossible aux jeunes femmes israélites de se faire inscrire dans les universités, tandis que le domicile est accordé partout aux femmes de mauvaise vie.

De ces circonstances est née une nouvelle forme d'héroïsme chez les israélites studieuses; se faire passer pour prostituées auprès des agents de la police des mœurs, afin d'obtenir le fameux « billet jaune » qui, avec l'infamie, leur donne la liberté de domicile.

Cet état de choses et quelques circonstances particulières ont provoqué dernièrement un affreux drame.

Dans la petite ville de Smolewka vivait une veuve juive avec un fils et une fille, qui voulaient fréquenter l'Université de Pétersbourg. Le fils se convertit secrètement au christianisme et partit pour la capitale russe, où il s'inscrivit à l'Université. D'autre part, pour vivre, il avait obtenu un petit emploi dans le bureau de police où sont vérifiés les passeports des voyageurs.

Il y a quelques jours, il fut appelé à enregistrer un passeport délivré à Nyfka Gutik, de Smolewka, dix-huit ans, fille de joie. Sa sœur!

Quelques heures après, le jeune homme se suicidait en laissant pour sa sœur une lettre, dans laquelle il lui conseillait de suivre son exemple.

« Nous nous reverrons dans un autre monde, disait-il, où il n'y a ni israélites ni prostituées. »

Deux jours après arrivait une lettre pour lui, où sa sœur lui annonçait son arrivée à

Pétersbourg pour suivre les cours de l'Université. Elle écrivait:

« Pour obtenir le droit au domicile à Pétersbourg, je me suis procuré avec l'aide de quelques braves gens un billet jaune. Ce qu'il faudra faire ensuite, nous le verrons. »

Ne recevant pas de réponse, la jeune fille se rendit à la police, où on lui remit la lettre du suicidé. Elle la lut et courut se jeter dans la Néva.

Voileuse de pauvres

On n'avait pas vu, depuis trois ou quatre jours, au 37 bis de la rue Rébeval, à Paris, Mme Marie-Antoinette-Tallia, descendre de son logement.

C'était une vieille de soixante-quatorze ans, pauvre et lamentable créature, qui ne vivait que de la charité de ses voisins et d'un maigre secours de 30 francs que lui allouait chaque mois, le bureau de bienfaisance.

On frappa à sa porte. Point de réponse. Alors, redoutant un malheur, la concierge prévint M. Fagard, commissaire de police, qui fit ouvrir le logement de Mme Tallia.

La septuagénaire était étendue sur son lit. Elle était froide. Elle était morte.

Mais sous sa paillasse, la vieille femme, la pensionnaire de l'Assistance publique, avait caché 6,000 francs qu'on trouva.

L'enseigne du Rémoleur

Au hasard d'une promenade, nous avons découvert à Paris une voiture ambulante de rémoleur qui porte cette piquante enseigne:

JULIEN D...
Repasseur
Aiguise les belles-mères
Aiguise les belles-filles
Repasse les gendres.

Renseignements pris, un « gendre » dans l'argot des aiguiseurs, est un couteau; une « belle-fille » une paire de ciseaux.

Quant aux « belles-mères », il paraît qu'il s'agit de rasoirs...

MÉDAILLE DU QUARANTENAIRE (1870-1910)

On va frapper très incessamment une médaille en bronze argenté grand module (5 centimètres de diamètre) composée et gravée spécialement par Georges LEMAIRE, l'auteur des médailles officielles du Maroc, de Chine et de la Médaille coloniale.

Cette médaille est destinée à commémorer l'Édition définitive de l'HISTOIRE GÉNÉRALE DE LA GUERRE FRANCO-ALLEMANDE par le Lieutenant-Colonel ROUSSET,

illustrée par 150 artistes avec planches en noir et en couleurs et publiée au sujet du quarantenaire des événements de 1870-71.

Tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent à la guerre de 1870-71 ou qui ont été mêlés aux événements sont priés d'envoyer leur nom et adresse à la Librairie J. TALLANDIER, 77, rue Dareau, Paris (XIV^e).

L'ŒIL DE LA POLICE, chaque mercredi: 12 grandes pages, 3000 lignes de texte, 50 gravures en noir et en couleurs. 10^e le numéro. EN VENTE PARTOUT

FLEURS DE PARIS

Grand Roman Moderne

PAR MICHEL ZÉVACO

L
LE FILS (suite¹).

— Oùs qu'on va? demanda La Merluche convaincu.

— T'inquiète pas! suis-moi toujours. D'abord, on va dire bonjour à la mère Bamboche. Peut-être, que Bamboche nous emmènera à l'Ambigu, ce soir!

— Chouette!... mais dis donc, Zizi, on pourrait y aller en payant, à l'Ambigu, puisque t'as de la galette?

— De quoi, en payant? fit Zizi indigné. Alors, tu me prends pour une poire? D'abord, j'ai pas l'ron!

— Et comme La Merluche émettait un doute, Zizi tira son porte-monnaie, l'ouvrit et montra à son lieutenant qu'il ne contenait que des billes.

— C'est comme ça, mon vieux! Panné jusqu'à la gauche! Pas un rotin! Et comme c'est de ta faute, comme t'as bouffé toute la galette à La Veuve...

— Moi! Tu m'as laissé qu'un sou!...

— Faut que tu répaies ça! acheva Zizi, sans se laisser démonter par une interruption aussi peu fondée. Jamais j'me suis vu dans une pareille débine. Si ta mère m'avait pas invité à bouffer, j'aurais de faim, c'est tel que je te l'dis!

— Pauv'vieux, fit La Merluche en essayant ses yeux pleins de larmes.

— De quoi, tu chiales pour ça? fit Zizi étonné et presque ému.

— Pour ça oui, dit La Merluche, et aussi à cause de l'oignon...

— Et il montra un oignon que, par un geste d'instinctive rapine, il venait d'enlever à la devanture d'un fruitier et que, machinalement, il décortiquait en le roulant dans ses doigts.

— Imbécile! Risquer de t'faire pincer par ton père, pour un oignon! T'es pas maboul? Ça serait pour une serrure, j'dis pas!... Jette ça, que j' te dis!

— La Merluche obéit, et au même instant, comme ils passaient devant la boutique d'un herboriste, il frôla un flacon; et deux pas plus loin, montra à Zizi sa main pleine de boules de gomme.

— Ça encore, j'dis pas, fit Zizi en les raffant. Les boules de gomme c'est ma passion. D'abord, ça adoucit le caractère.

— La Merluche dévalisé ne protesta pas. Mais vingt pas plus loin, il se mit tranquillement à épêcher une orange qu'il venait de subtiliser à la voiture d'un marchand ambulant.

— Epatant! fit simplement Zizi. T'as tout de même un rude talent, tu sais!

— Oui, mais voilà... Quand j'suis seul, j'sais pas. On dirait qu'mes doigts, y sont d'la filasse! pas moyen de les faire travailler, y sont nickelés, mes doigts!

— Au contraire, quand t'es avec moi, j'peux plus les arrêter! Faut qu'y chappardent, y a pas, j'peux pas les empêcher!

— C'est que j'l'inspire! dit Zizi. Bonjour, madame Bamboche. Et comment qu'ça va, c'te santé?

— Ils étaient arrivés rue Letort devant la maison de La Veuve, et la concierge, sur le pas de la porte, les regardait venir.

— Tiens, voilà Zizi, dit-elle. J'ai justement quelque chose pour toi. Entre dans la loge.

— Dites donc, madame Bamboche, si c'était un effet de votre bonté de me laisser entrer chez nous, rien qu'une minute, pour prendre quelques outils... ça ne peut pas faire de tort au proprio...

— Mais tu peux entrer tant que tu veux, mon garçon, et enlever ce que tu veux. Les termes arriérés sont payés, et le terme courant payé d'avance.

— Payés!... Ça, c'est épétant. Alors, je peux revenir ici? et y dormir?...

— Sur les deux oreilles. Mais entre. Je te dis que j'ai quelque chose pour toi...

— T'as raison, fit Zizi avec un geste

de pardon. J'ferai z'une pétition au président des assises.

— Dis donc, vieux, reprit La Merluche au bout de quelques minutes pendant lesquelles Zizi contempla tristement tout ce qui lui rappelait Magali, comme ça, te v'là riche?

— Non! fit Zizi.

— Non?... T'en as un culot! Et les trois cent balles de ta frangine?...

— J'en veux pas, dit Zizi, le front barré d'un pli, et les yeux mauvais.

— T'en veux pas? dit La Merluche effaré. Pourquoi ça qu' t'en veux pas?

— Pour rien. T'occupe pas... C'est bien assez qu' dans ma bande y ait une merluche sans qu'il y ait aussi...

— Quoi?...

— Rien, gourde! T'occupe pas, que j' te dis!

La Merluche se mit à sucer son pouce, occupation à laquelle il se livrait volontiers quand il se trouvait en présence d'un problème insoluble, d'un phénomène extraordinaire...

— Comprends pas! finit-il par dire.

— Manquerait plus que ça, que tu comprennes, fit Zizi.

Le problème qui était insoluble pour La Merluche sera-t-il soluble pour ceux de nos lecteurs qu'intéressent les curiosités psychologiques? Pourquoi ce voleur, ce gamin vicieux, ne voulait-il pas de l'argent qui venait de Magali? Pourquoi, presque dans les mêmes termes que son père, voleur comme lui, se disait-il à ce moment:

— Je n' mange pas de c' pain-là!... j'aime mieux rêfler la comète et m'enfoncer jusqu'au cou dans la mouise!...

Nous ne chercherons pas la réponse, nous bornant à affirmer la réalité du phénomène que nous signalons.

— Alors, comme ça, reprit La Merluche, tu vas maintenant nicher ici, puisque ta frangine a payé les termes?...

— Non! fit Zizi. J'y mettrai plus mes ribouis!...

— T'y r'mettras plus tes ribouis! s'écria La Merluche, qui marchait de stupeur en effarement, et pourquoi ça?

— Parce qu'elle est trop petite pour moi, la tourne. J' déménage, quoi! Allons, ferme ça, et filons! Mais avant de filer, faut que j' te donne une leçon de démontage de serrures, comme j'ai promis à ta mère... c'est juré!...

Zizi se mit à fouiller dans le coin d'où il avait sorti les outils de travail qu'il avait montrés à Marie Charmant.

Pendant ce temps, La Merluche debout, immobile, les yeux vagues et la bouche ouverte, un peu pâle d'émotion, enfin dans l'attitude de quelqu'un qui vient de trouver subitement le moyen de faire fortune, La Merluche songeait:

— N'en v'là z'une idée!... Nom d'une baderne (il avait naturellement adopté les jurons de son père), ça n'en serait une veine!... Trois cents balles!...

Sans compter que Magali ne s'arrêtera pas là!... Sans compter qu'en pince pour elle, moi, et qu'ça s'rait z'une occasion ou jamais d'la revoir!... Non! mais n'en v'là z'une d'idée!...

Le fils de l'agent Chique sentit se développer en lui, avec une soudaineté et une force irrésistibles, un sentiment qu'il n'avait jamais connu: l'admiration de lui-même!

Il demeurait stupéfait, extasié, ravi de pouvoir se dire: « Je viens d'avoir une idée, moi!... »

— Quoi qui t'prend? fit Zizi qui, ayant fini de fouiller dans son matelas, se retournait à ce moment. C'est-y qu't'as avalé de travers ou qu't'as la colique?

— Alors, comme ça, t'en veux pas, d'la galette à ta frangine? dit La Merluche.

— Ah! c'est ça qui t'gargouille dans l'ciboulot?... Eh bien non! j'en veux pas.

— Et tu dis qu'tu veux plus remettre les pieds ici?

— Non, j'y remettrai plus les pieds,

fit Zizi en fronçant les sourcils. Assez là-dessus. A l'ouvrage, à c'l'heure!

Zizi ouvrit doucement la porte, s'assura qu'il n'y avait personne dans l'escalier, et sortit. Mais au lieu de descendre, il se mit à monter, suivi de La Merluche. A l'étage au-dessus, il s'arrêta et écouta successivement aux trois portes qui donnaient sur le palier. L'une de ces portes était celle du logis de La Veuve — pour le moment à la campagne, disait Mme Bamboche. La deuxième était celle d'Anatole Ségalens — un drôle de corps, disait encore Mme Bamboche, qui, après une existence exemplaire, s'était mis tout à coup à courir le guilledou et n'était pas rentré depuis des temps. La troisième était celle de Marie Charmant — une pauvre petite victime, disait toujours Mme Bamboche, qu'on retrouverait sûrement un de ces jours à la Morgue ou dans l'hôtel particulier de quelque fils de famille, car, Dieu merci, elle était assez jolie pour ça, la pauvre enfant. Ce palier avait donc ceci d'exceptionnel que les trois logements étaient également inhabités tout en étant encore sous la dépendance de leurs locataires, car — ajoutait Mme Bamboche, les termes étaient en règle, et les meubles y étaient. Devant le logis de Ségalens, Zizi écouta attentivement; devant celui de La Veuve, il écouta par acquit de conscience; devant celui de la bouquetière, il écouta avec un grand battement de cœur, et les yeux troubles. Certain qu'il n'y avait personne chez Marie Charmant, il poussa un long soupir, puis, toujours suivi de La Merluche, monta l'étroit escalier qui conduisait au galeas...

— Y a pas à dire, faut que j'voye c'qu'y a là-dedans, faisait-il en lui-même. Mlle Marie est venue me demander d'y ouvrir la porte du galeas. J'y ai ouvert, bon! Elle m'a commandé d' pas la z'yeuter, j' l'ai pas z'yeuté, bon! Et puis, plus rien! Faut qu'en aye le cœur net!... Amène-toi, Merlucho, reprit-il tout haut, et pige-moi c'te serrure... Faut qu'apprennes, mon garçon (il imitait la voix de Mathieu Chique). Si d'ici huit jours, tu sais pas démonter une serrure, gare la trique!...

— Ah! oui, la trique! fit La Merluche qui, de toute sa bonne volonté, regardait travailler son capitaine. C'est bête, tu sais, d'vouloir que j'apprenne... Ah! s'il y avait pas la trique!

— Oui, mais voilà, y a la trique! dit Zizi qui, au même instant, ouvrit la porte. Tu vois? Pas malin, va!

— Mais j'ai rien vu! pleurnicha La Merluche. Sur que j'vas être triqué!

Mais déjà Zizi s'avancait dans le galeas. Il passait une rapide revue des innombrables ballots qui s'y trouvaient entassés. Ses petits yeux brillaient et son nez pointu remuait.

— Ça y est! songea-t-il. J'ai mis la main sur les richesses de la Veuve. Ça rappelle la caverne d'Ali-Baba. Avec ce qu'il y a ici, ma fortune est faite, si j'arrive à tout déménager... tiens, un pieu!

Il venait de tomber en arrêt devant le recoin qui avait été le lit de Lise, si on peut donner le nom de lit à cette caisse remplie de paille.

— Un pieu? songeait Zizi. Pourquoi qu'ça s'rait pas mon pieu, à moi?... Ça s'ra z'ici mon pieu et mon quartier général!...

La Merluche ne jetait qu'un regard distrait sur les richesses qui l'entouraient. Il suait à grosses gouttes, n'étant pas habitué à la méditation forcée qu'il imposait pour la première fois à son cerveau.

— J'y suis! se dit-il tout à coup. Je reviendrai dans la soirée, et je dirai à la mère Bamboche: « Zizi m'envoie pour chercher cinquante francs sur la galette qui est à lui. Y n'vaut plus r'mettre ici ses ribouis, qu'y dit. Et alors, toutes les semaines, j'viendrai chercher cinquante francs pour lui remettre. Tenez, vous l'voiez pas qui m'attend là, au coin d'la rue?... » La mère Bamboche m'aboulera les cinquante balles, c'est sûr!... Nom d'une giberne! N'en v'là z'une idée! Primo d'abord, j'y gagnerai d'me venger d' Zizi qui s'a payé ma poire, et d'y montrer que j'suis plus malin qu'lui, quand ça m'plaît d'être, malin!...

— Ensuite, j'aboulerai vingt francs par semaine au père en y disant que j'sais maintenant démonter les serrures, et que l' serrurier d' la Villetous y m'a embauché, et

¹ Voir l'ŒIL de la Police n° 44 à 91.

j'aurai pas la trique. Avec l' reste, j' ferai une nocé à tout casser...

— Filons, dit à ce moment Zizi. Ils sortirent du galetas et Zizi referma la porte avec le plus grand soin.

Dans la rue, La Merluche rayonnant lui demanda :

— Alors, comme ça, c'est la dernière fois que t'es entré dans la maison. T'y r'mettras plus les pieds ?

— Moi ? s'écria Zizi. T'es maboul ! Où veux-tu qu' j'aïlle si j' r'viens plus chez moi ?

La Merluche fourra son pouce dans sa bouche, et, la tête basse, triste et vexé à mort devant l'éroulement de son rêve, se mit à marcher en silence près de Zizi qui réfléchissait de son côté. Au bout de vingt pas, l'infortuné La Merluche n'y put tenir plus longtemps, et d'un ton de timide reproche :

— Pourtant, fit-il, t'avais bien dit qu't'y remettras plus tes ribouis !...

— C'est la vérité, dit Zizi, puisque j'vas m'payer une paire de ribouis neufs !...

LI

LES LOCATAIRES DU CHAMP-MARIE

On verra plus tard ce qu'il advint de la résolution prise par le fils de Pierre Gildas de s'installer dans le galetas de La Veuve. Nous devons ramener nos lecteurs à la villa de Max Pontavies où Gérard avait conduit Lise et où Magali avait reçu également l'hospitalité. Il est probable que Magali, en lisant dans les journaux la mort du marquis de Perles avait parfaitement deviné que son père était l'assassin ; et qu'affolée, elle avait songé à disparaître ou du moins se cacher quelque temps. Nous serons d'ailleurs bientôt fixés sur les pensées de la jeune femme, de même que nous connaîtrons la nouvelle incarnation de Gérard d'Anguerrand...

Mais avant de retourner à Neuilly, il est nécessaire de nous arrêter un instant aux faits et gestes d'autres personnages dont le rôle est étroitement lié aux drames qui vont suivre.

Pour cela, il faut nous transporter à la Morgue, dans cette nuit où l'agent Finot faillit s'emparer de Jean Nib et de Rose-de-Corail, à cet instant où Jean Nib, voyant s'entr'ouvrir la porte de la Morgue, pénétrait dans le hideux monument, sombre asile de la mort anonyme. Jean Nib ne se demanda pas comment cette porte s'était ouverte, quel machabée se levant de sa funèbre couche de marbre lui offrait un refuge. Il vivait une de ces minutes de vie exorbitée où l'imagination admet comme naturelles les visions du rêve. Il entra, voilà tout. Rose-de-Corail dans ses bras, le genou appuyé sur la porte, penché en avant, haletant, il écouta ce qui se passait au dehors. Il entendit le rapide colloque des policiers. Il entendit les ordres brefs de Finot. Il entendit que toute la bande se dispersait pour cerner Notre-Dame d'un coup de filet et aboutir au parvis. Puis, il n'y eut plus rien que le silence pesant du dehors alourdi encore par le silence de la Morgue où, seule, la mèche du falot accroché dans un angle jetait parfois une faible crépitation. Vingt longues minutes s'écoulèrent. Pendant ce laps de temps, Jean Nib demeura immobile et sans souffle, Rose-de-Corail dans ses bras. Elle ne bougeait pas. Seulement, elle avait fermé les yeux pour ne plus voir, ne plus comprendre, horrifiée jusqu'au fond de l'âme, ne vivant plus que par l'étreinte passionnée dont elle encerclait le cou de son homme. Enfin, Jean Nib la déposa sur le sol, poussa un rauque soupir :

— C'est fini... ils sont partis... n'aie plus peur...

— Je n'ai pas eu peur, mon Jean... Alors, ils regardèrent autour d'eux, de ce long regard frissonnant qu'on a devant les spectacles d'horreur. Et Rose-de-Corail, serrée contre lui, leva son bras, tendit le doigt vers les deux dalles où l'homme égorgé, la femme noyée dormaient leur mystérieux sommeil.

— Maintenant, j'ai peur ! fit-elle, dans un souffle glacé.

— La Morgue ! reprit Jean Nib dans un frémissement de tout son être.

Ses yeux se fixèrent sur les deux cadavres que désignait le doigt raide de Rose-de-Corail, et, d'un geste lent, de ce geste par lequel les vivants semblent

flatter la mort dans le vague espoir d'être épargnés par elle, il mit bas sa casquette. Il y eut une minute d'effarement, de terreur, de respect, d'étonnement dans l'esprit de ces deux êtres enlacés qui, muets, palpitants, serrés comme pour se protéger l'un l'autre, contemplaient la mort dans son repaire le plus hideux, à l'heure funèbre où tout se tait au monde. D'étranges pensées les assaillirent. Des imaginations terribles passèrent devant eux comme une armée de fantômes et l'angoisse secoua sur eux ses ailes cotonneuses et silencieuses comme les ailes des grands papillons de nuit...

Jean Nib se reconquit le premier, échappa à l'effrayante impression et murmura :

— La Morgue... Et après ? C'est un hôtel dont la tenancière ne nous dénon-

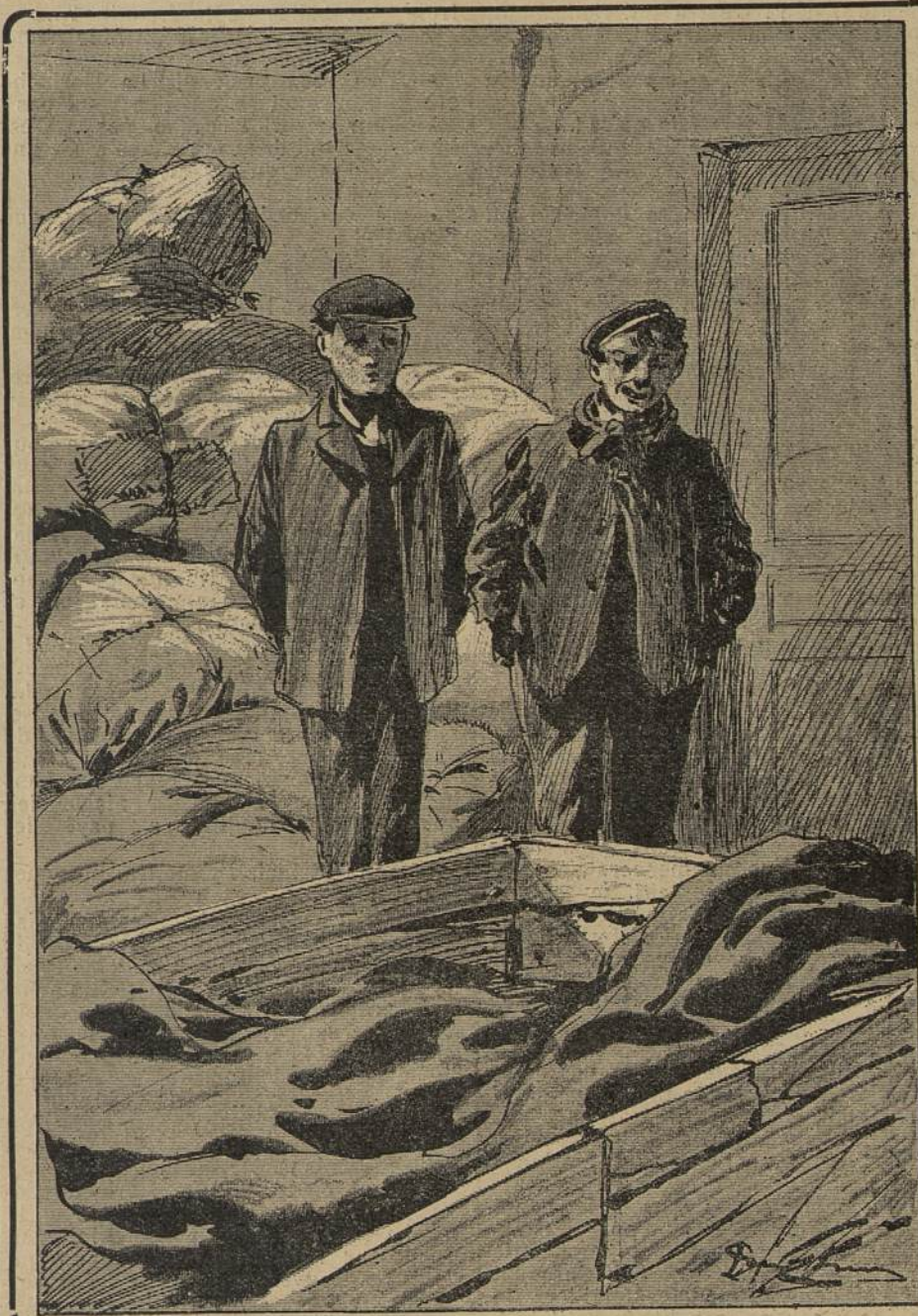
raient par ouvrir celles de leurs tombes... Oh ! oh !... tiens... regarde... là !...

Ses yeux, dans la nuit, à deux pas de lui, venaient de tomber sur quelque chose... une robe ramassée en tas... quelqu'un ! une femme tombée là, sur les dalles... Jean Nib se pencha vivement, examina le visage de la femme, et dit sourdement :

— Voilà celle qui nous a ouvert !... — Morte, dis ?... morte ?...

— Non, par tous les tonnerres ! Vivante ! Oh ! la pauvre gosse !... Je comprends son histoire... on l'a crue morte, et elle s'est réveillée ici parmi les morts... c'est elle qui a tourné la clef sur la serrure... tourné la cré-mone... elle voulait fuir, c'est sûr...

— Mais maintenant !... morte ?... dis ?... morte de peur ?...



FLEURS DE PARIS. — « Un pieu ! songeait Zizi. Pourquoi qu'ça s'rait pas mon pieu, à moi ? »

cera pas... Ceux qui dorment là n'iront pas dire à Finot qu'ils nous ont vus...

— Allons-nous-en, Jean, je t'en prie, emmène-moi d'ici...

— Pas avant de savoir qui nous a ouvert la porte ! dit Jean Nib.

— Le gardien aura oublié de fermer... Allons-nous-en, j'ai peur...

— On n'oublie pas de fermer la Morgue, dit Jean Nib. On peut oublier de fermer une prison, mais la Morgue, jamais... Et la porte n'était pas ouverte... On l'a ouverte... Qui l'a ouverte ?...

— Je tremble... j'ai peur... Oh ! Jean... plus que jamais je n'ai eu peur... Oh ! Jean ! si celui qui nous a ouvert la porte... Oh !... si cet homme avec sa gorge ouverte allait se lever pour nous dire : c'est moi qui ai ouvert !...

Jean Nib la serra plus étroitement contre lui et secoua la tête.

— Tu blagues ! gronda-t-il avec un rire nerveux. Les machabés, s'ils savaient ouvrir des portes, commence-

— Vivante, te dis-je !... Attends que je voie sa frimousse... aide-moi à la soulever... là... on la voit...

— Oh !... grelotta Rose-de-Corail.

— Quoi ?...

— La reconnais-tu ?... La petite bouquetière !...

— C'est bien elle, oui, c'est elle... pauvre gosse !...

Un genou à terre, Jean Nib appuya la tête de Marie Charmant sur son autre genou...

Et pendant quelques instants, Edmond d'Anguerrand contempla, pensif et sombre, les traits délicats de Valentine d'Anguerrand...

— Faut la tirer de là ! murmura Rose-de-Corail. Si elle se revoit ici quand elle va ouvrir les yeux, elle est capable d'en mourir.

— T'as raison, dit Jean Nib. Viens-nous-en...

Il souleva dans ses bras Marie Charmant toujours évanouie. Rose-de-Corail ouvrit la porte. Et ils sortirent...

— Remets la porte en place, dit Jean Nib.

Rose-de-Corail obéit et rajusta la lourde porte en tirant sur elle les deux battants. Jean Nib inspectait les abords. Tout était noir et silencieux. Au loin, seulement, on entendait sur les pavés le cahotement des charrettes chargées de légumes, en marche vers les Halles. Aux environs, personne. Jean Nib descendit sur le quai et déposa Marie Charmant sur le sol. Rose-de-Corail trempa son mouchoir dans la Seine et se mit à humecter les tempes et les lèvres de la bouquetière. Au bout de dix minutes, Marie Charmant ouvrit les paupières et jeta autour d'elle des yeux hagards, encore emplis de l'effroyable vision, encore vacillants d'horreur. Elle vit le ciel où des nuées passaient en galopant, elle vit le large ruban du fleuve qui roulait en grommelant les confuses paroles de l'eau en marche, toujours en marche... elle vit les hautes ombres des maisons, elle vit ces deux visages vivants, ces regards vivants, elle vit que tout, autour d'elle, était vivant, et elle se mit à pleurer...

— Allons, ma belle, murmurait Rose-de-Corail, on est des aminches... pleure, pleure, va... ça fait du bien...

— Allons, la même, disait Jean Nib, faut croire que nous devons nous revoir... je t'ai déjà tirée un soir, près des fortifs, des sales pattes de la mouche, voilà que j'te tire à présent des pattes des machabés...

— Oh ! je vous reconnais ! je vous reconnais ! balbutia Marie Charmant. Emmenez-moi... oh ! loin d'ici...

— On va filer, n'aie pas peur... la Morgue t'aura pas, de ce coup-là !

— La Morgue !... Oui !... c'était la Morgue !... frissonna-t-elle en cachant son visage dans ses deux mains.

— Faut plus penser à ça, dit Rose-de-Corail. T'es avec des aminches, qu'on t'dit, pas, mon Jean ?...

— Sur ! fit Jean Nib. Sans elle, nous étions fricassés, hein, Rose-de-Corail ?

Ils se mirent à rire nerveusement ; toute leur terreur d'être séparés éclatait dans ce rire, et, brusquement, Rose-de-Corail se jeta au cou de Jean Nib, et alors, elle sanglota.

Peu à peu, Marie Charmant revenait pleinement au sens de la vie. Non seulement elle fut bientôt en état de marcher, mais encore sa pensée reprit toute sa force et toute sa netteté. Brièvement, naïvement, elle raconta comment elle avait été détenue, comment elle s'était évanouie, et comment elle s'était réveillée dans la Morgue. Puis elle annonça son intention de retourner aussitôt rue Letort et d'y reprendre ses occupations habituelles. Mais Jean Nib secoua la tête.

— Je ne te laisserai pas faire cette bêtise, dit-il. D'après ce que tu viens de dire, la même, c'est bien La Veuve qui t'aurait arquepincée dans une encoignure ?

— Sûrement, c'est La Veuve... Mais je saurai me défendre contre elle, je n'ai pas froid aux yeux, ni la langue dans ma poche. Qu'elle y vienne !

— Je connais La Veuve jusqu'au tréfonds, dit Jean Nib. Pourquoi qu'elle t'en veut ? J'en sais rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle t'en veut. Et alors, elle te tuera, ma pauvre petite. D'abord, tu nous dis que tu t'es évanouie. C'est pas naturel, ça ! On aurait reconnu qu't'étais pas morte. Veux-tu que je te dise ? Pour moi, La Veuve t'a fait avaler de la poison ; seulement, voilà, elle t'en aura pas assez donné et tu y réchappes...

Marie Charmant frissonna longuement. Cette idée de Jean Nib lui parut très juste. Elle se souvint de ces impressions de lourdeur et de raideur qu'elle avait éprouvées au moment où elle s'évanouissait (c'est-à-dire en réalité quand elle tomba en catalepsie) et elle conclut qu'en effet, l'homme qui la gardait prisonnière avait dû l'empoisonner.

— Tu y réchappes cette fois, continua Jean Nib ; mais La Veuve saura te reprendre, surtout si t'as le malheur de te refourrer dans la gueule du loup en revenant rue Letort.

— Que faire ?... où aller ?... murmura la petite bouquetière.

(Lire la suite au prochain numéro.)

FIÈRE DE SON CRIME

Grand Roman dramatique *

PAR JULES MARY

TROISIÈME PARTIE

LES HUMILES

III (suite).

Elle allait, désolée, protester encore de son amour, mais Valentin l'interrompit presque brutalement :

— Non, taisez-vous, Bérangère. Ne vous défendez pas... Vous êtes libre... Donnez votre amour à un autre... Je ferai mon possible pour oublier... La blessure est douloureuse, mais elle se fermera.

Et ne voyant pas qu'elle sanglotait et que chacune de ses dures paroles redoublait ses larmes :

— J'oublierai vite, rassurez-vous... adieu.

— Adieu, dit-elle faiblement.

Elle s'éloigne. Elle ouvre la porte et disparaît dans le jardin.

Lui, ne la voyant plus, tend les bras machinalement, comme pour la retenir ; même il l'appelle en un cri désespéré :

— Bérangère ! Bérangère !

C'est fini ; elle est partie ! Elle ne reviendra plus.

Il tombe sur un canapé, s'y roule en pleurant.

— Elle aussi m'abandonne, répète-t-il. Je suis seul, seul !

La douleur est profonde chez lui.

Il ne songe même pas à se coucher, cette nuit-là.

Le matin, il est brisé. L'abandon de la jeune fille l'a presque anéanti. Plus d'amour ! Plus de but à sa vie ! Plus de pensée réconfortante, dans les heures accablantes qu'il traversait ! Plus rien, que lui-même, au milieu de ses souvenirs !

Après ce premier instant de découragement, il se redressa, plus fort peut-être.

Maintenant, il n'avait pas à s'occuper de lui, il fallait songer seulement à rendre l'honneur à son père !

Plus tard, ce devoir sacré une fois rempli, il aurait le temps d'être triste.

Mais justement parce qu'il se voyait plus que jamais abandonné de tous, sa haine s'accroissait contre les meurtriers inconnus de Lafistole. C'étaient ceux-là qui étaient cause de tout ce qu'il avait souffert ! Ah ! pour eux, ni pitié, ni pardon, tant qu'ils n'auraient pas été publiquement châtiés, tant qu'ils n'auraient pas payé, à la face de tous, la dette contractée envers Séverac.

Il monta dans sa chambre et fit sa toilette.

Un domestique, vers huit heures, lui remit son courrier. Il parcourut rapidement les lettres et ouvrit un journal d'Orléans.

Ce journal devait mentionner la nouvelle piste suivie par le parquet dans l'affaire Lafistole et annoncer l'arrestation de Pierre Jourdan.

Il n'y avait rien.

— Est-ce une prudence de M. d'Hautefort qui tient à ne pas avertir la femme complice de Jourdan ? Ou bien est-ce tout simplement parce que les journaux n'ont pas été bien informés ?

En somme, peu lui importait que le public fût mis au courant. L'essentiel était que Jourdan fût sous les verrous. Il resta dehors jusqu'à midi.

Il traversa Orléans pour regagner la Loire et revenir déjeuner chez lui. Il s'en allait lentement, la tête basse.

Sur son passage, parfois, des gens disaient :

— C'est Valentin de Séverac...

Et lorsqu'on ne comprenait pas, ils ajoutaient :

— Le fils de l'assassin de Lafistole !!

Il faisait semblant de ne pas entendre... Depuis longtemps ses oreilles étaient habituées à ces choses-là...

En arrivant sur le bord de la Loire, les rencontres furent moins fréquentes. Les quais sont exposés en plein soleil, sans un arbre, et la journée était étouffante. Il releva les yeux.

Autour de lui, personne. Mais à cinquante mètres en avant, à

il a éprouvé un si grand soulagement lorsque Cadour lui eut montré Jourdan ; il a si souvent pensé à ce garçon depuis lors, qu'il s'imagine être le jouet d'une hallucination.

A force de songer à Jourdan, verrait-il Jourdan partout ?



FLEURS DE PARIS. — Ses yeux, dans la nuit, venaient de tomber sur quelque chose...
○ ○ ○ ○ ○ une femme tombée là, sur les dalles. ○ ○ ○ ○ ○

peu près, un homme marchait assez vite comme pressé et sans se retourner.

Tout d'abord, Valentin n'y prêta point d'attention.

Il le regardait, suivant le même chemin que lui, ainsi qu'on regarde un inconnu.

Il lui parut qu'il reconnaissait cette allure.

Sans raison, sans s'expliquer pourquoi, il s'obstinait à le suivre des yeux.

Et même pour le rejoindre, il hâta le pas.

Mais, soudain l'homme s'arrête, Valentin le dépasse.

Il l'a presque frôlé et l'a considéré curieusement.

C'est Pierre Jourdan.

Valentin croit s'être trompé.

Il se retourne.

Non, c'est bien Pierre !... En liberté !...

Son esprit est tellement absorbé, depuis longtemps, par les préoccupations que lui inspire le meurtre de Lafistole ;

tion. Cela peut-être long. M. de Séverac ferait mieux de revenir.

C'est possible, après tout.

Valentin sort, se promène au hasard dans la ville et, vers cinq heures se retrouve devant le Palais de Justice.

Le même garçon lui répond que M. d'Hautefort est parti.

Courir rue du Château, il y pense.

Mais Bérangère ? Il ne veut plus la revoir !

Et cette démarche qu'elle a faite la veille n'était-ce pas pour lui interdire l'accès de cet hôtel où il était entré jadis comme un fils qui vient dans sa famille, sûr de ne trouver là que des sourires qui l'accueillaient, que des mains tendues pour le recevoir ?

Le lendemain, de bonne heure, il est au Palais.

Il guette l'arrivée de Daniel.

Daniel ne vient pas. Il s'informe. Le juge est à Vilvaudran.

— Soit ! murmure Valentin. C'est à Vilvaudran que je lui parlerai.

Il ne prend même pas le temps de rentrer chez lui, court à l'hôtel de France et fait atteler une victoria.

A Vilvaudran, personne.

Le jardinier qu'il rencontre lui explique que M. d'Hautefort est venu, en effet, passer deux heures, mais qu'il est reparti.

— Monsieur Valentin n'a pas rencontré sa voiture ?

— Non.

— C'est étonnant.

Valentin n'insiste pas, mais il croit voir là chez Daniel le parti pris de ne point le recevoir.

C'est le premier soupçon qui effleure son esprit.

Et aussitôt il se demande pourquoi Daniel le fuirait ?

Deux ou trois jours se passent encore en tentatives inutiles.

Il se décide à lui écrire pour lui demander une entrevue.

« J'ai essayé vainement de vous rencontrer. J'ai toujours eu le hasard contre moi. Cependant, il faut que je vous parle. Quels que soient vos sentiments à mon égard, vous ne pouvez refuser de m'entendre. »

Il attendit la réponse de Daniel.

Dans l'intervalle, il alla une seconde fois à Vilvaudran ; il voulait savoir s'il avait transpiré quelque chose de l'accusation portée contre Jourdan et si le jeune homme avait été maintenu, ne fût-ce que quelques heures, en état d'arrestation.

Rien n'était connu. Et Jourdan n'avait pas fait d'absence prolongée.

Il était allé à Orléans deux jours de suite, envoyé par son patron, et il en était revenu, comme d'habitude, le soir même.

Il n'y avait rien eu d'anormal dans sa vie.

Tout cela était étrange.

— Cadour m'avait donc trompé... Il sera venu déclarer à M. d'Hautefort qu'il avait inventé de toutes pièces une histoire, et, après avoir déclaré reconnaître Jourdan, il aura affirmé n'avoir rien vu du tout.

Il courut à la vente des charbonniers et il eut la chance d'y trouver le gamin.

Celui-ci ne comprit rien aux explications que lui demandait Valentin.

Il n'avait pas revu le juge. Il persistait dans ses déclarations.

Et même il se fâcha à la fin.

— Tout cela, monsieur, dit-il, je le vois bien, allez, c'est pour ne pas me payer le fusil que vous m'avez promis...

Il ne restait plus de doute dans l'esprit de Valentin.

Le soir, en rentrant chez lui, il ne trouva pas de lettre de Daniel.

Ces hésitations chez le juge, — Valentin ne pouvait s'en douter, lui, trahissaient de douloureuses angoisses.

Là-bas, en son cabinet, le magistrat était prévenu de tous les efforts que faisait Valentin pour le rencontrer.

* Voir l'ŒIL de la Police n° 67 à 91.



DE LA POLICE AUTOUR DE PARIS

LA GRANDE DAME EST SANS PITIÉ. — Se promenant en voiture avec ses enfants, l'ex-baronne de Vaughan croisa quatre bambins. L'un d'eux, âgé de 11 ans, eut la maladresse.



en jetant un morceau de pain dans la direction de la voiture, d'effleurer la tête de la grande dame. Aussitôt, laquais et cocher sautèrent à terre, s'emparèrent de l'enfant et le conduisirent au château où les gendarmes, prévenus par la baronne, virent l'arrêter. **BALINCOURT.**



UN HOMME ÉBOUILLANTÉ. — A l'usine de parfumerie de la rue Masson, un ouvrier se tenait auprès d'une cuve remplie de savon en ébullition. Tout à coup, il fit un faux pas et tomba dans le liquide bouillant. Retiré par ses camarades, il fut transporté à l'hôpital dans un état des plus graves. **CLICHY.**



« TÊTE DE BOIS » VEUT SE BATTRE. — Après avoir bu trop copieusement, un ivrogne connu sous le sobriquet de « Tête de Bois » regagnait son domicile quand l'idée lui vint de se battre avec quelqu'un. Il chercha querelle à un passant ; mais ce dernier qui était avec quelques amis, refusa le cartel. « Tête de Bois » le menaça alors de son couteau. Mais les amis de son adversaire réalisaient se jetèrent sur lui et le remirent entre les mains de la police. **MONTREUIL-SOUS-BOIS.**

« Un groupe de femmes de journée, laveuses de Saint-Pierre, a l'honneur d'informer le public, qu'à partir de ce jour, elles prendront 1 fr. 50 par jour et nourries. »
Par la même voie, les bourgeoises répondaient :

« Un groupe de dames informe les laveuses ambitieuses de gagner 1 fr. 50 par jour et nourries, qu'elles ne seront acceptées qu'aux conditions suivantes :

- 1° Arriver à sept heures du matin et déboucher à six heures du soir ;
- 2° N'apporter aucun linge à laver dans les maisons où elles seront prises ;
- 3° Ne pas exiger le café.

Celles qui n'acceptent pas ces conditions sont priées de rester chez elles. »
Après s'être consultées, les lessiveuses ripostèrent :

« Mesdames, nous nous sommes consultées. Comme vous trouvez à redire que nous vous demandions 1 fr. 50 par jour et le café, nous ne sommes pas désireuses de passer les trois quarts de notre journée, même notre journée entière, pour ne pas gagner notre vie ; alors, nous vous demandons 1 fr. 75 par jour. Celles qui voudront se mettre propres nous prendront, celles qui ne veulent pas sont priées de se laver. »

Faite d'entente complète (il y a des jaunes partout), les lessiveuses durent céder. Pour la quatrième fois, le tambour de ville se mettait en route et faisait connaître à la population l'avis suivant :

« Mesdames, les laveuses de Saint-Pierre ont décidé, après réflexion, de continuer à aller en journée aux mêmes conditions, c'est-à-dire à 20 sous par jour, nourries et le café. »

Heureux Saint-Pierre d'Oléron ! Si l'on y connaît maintenant la grève, du moins, le sabotage semble y être encore insoupçonné. Cela viendra. Le progrès ne souffrirait pas qu'il en fût autrement.

MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

LE DRAME DE LA RUE LAGILLE. — Le 31 décembre dernier, vers onze heures du soir, M. Bombré, marchand des quatre-saisons, jouait aux cartes dans le débit de M. Grange, rue Lagille, avec le frère du patron. Soudain, il sentit qu'on lui relevait son veston par derrière, pour le lui rabattre sur la figure, et aussitôt il recevait sur la tête plusieurs coups de crosse de revolver tandis qu'un coup de feu lui était tiré à bout portant.

Le malheureux s'affaissa, tout ensanglanté, tandis que ses agresseurs — ils étaient deux — prenaient la fuite. Ils avaient été reconnus par le marchand de vins, qui affirma que les coupables étaient : Edmond Pecqueur, vingt-sept ans et Auguste Wendel, vingt-six ans. Il déclara que celui qui avait tiré était Pecqueur. Une cliente qui était dans le débit, Mlle Thibaud, confirma cette déclaration, en ajoutant que Pecqueur avait voulu se venger de Bombré, qui lui avait pris sa maîtresse.

Les blessures de Bombré étaient particulièrement graves. Sa vie est sauve, mais il ne peut plus ni marcher, ni manger ou boire sans l'aide d'autrui.

Depuis le crime, seul Pecqueur a pu être arrêté. Wendel est en fuite.

Pecqueur, défendu par M^e Python, comparait devant les assises de la Seine. Il rejette le crime sur Wendel.

Pecqueur est condamné à dix ans de travaux forcés et dix ans d'interdiction de séjour. L'avocat général, M. Sieben, avait demandé la peine de mort.

UNE EMPOISONNEUSE. — La cour d'assises des Vosges a condamné à quinze ans de travaux forcés la fille Marie Leclercq, âgée de seize ans, domestique au service du docteur Roussel, médecin à Coussey, qui empoisonna un enfant de neuf mois, fils de son maître, et tenta ensuite d'empoisonner sa patronne.

UN PÈRE INDIGNE. — La cour d'assises de la Charente a eu à juger un père indigne, nommé Devigne, de Ronsencq, qui avait abusé de ses deux filles. L'aînée, Léonie, est âgée de dix-neuf ans ; les premières relations eurent lieu alors qu'elle avait une douzaine d'années. Elle devint mère au mois de juillet dernier, mais elle affirme que ce n'est pas des œuvres de son père.

Au cours de l'instruction, l'accusé fit des aveux. Il déclara que, depuis deux ans, il avait cessé toutes relations avec l'aînée, mais avait abusé de la plus jeune, Marie-Louise, à cette époque âgée de dix ans.

L'examen mental auquel fut soumis Devigne, démontra qu'il était parfaitement responsable.

A l'audience, l'accusé a renouvelé ses aveux. Les débats eurent lieu à huit clos.

Devigne a été condamné à cinq ans de réclusion.

UN SATYRE. — Devant la cour d'assises de la Seine, comparait un nommé Routier, cinquante et un ans, souffleur d'orgues, inculpé d'attentats à la pudeur sur une fillette de cinq ans, à laquelle il communiqua une maladie secrète.

Après réquisitoire du ministère public et plaidoirie de M. Robert Falco, ce dégoûtant personnage a été condamné à cinq ans de réclusion.

LE DRAME DU CLOS-GIOT. — Devant la cour d'assises de la Manche a comparu Louis-Jean Guéret, âgé de dix-neuf ans, sous l'inculpation d'homicide volontaire sur la personne du baron de Montrond, son ancien maître. Il a été condamné aux travaux forcés à perpétuité.

SATYRE ASSASSIN. — En septembre 1909, un vieillard, Louis Gagnière, soixante-deux ans, assassinait une fille galante nommée Guillemette, née Schmidt. Le vol était le mobile du crime, compliqué de viol.

La Cour d'assises condamna Gagnière à mort ; ce jugement fut cassé, l'affaire revint dans la Creuse. Là, le coupable fut condamné aux travaux forcés à perpétuité. Mais cette peine n'étant pas applicable à Gagnière en raison de son âge, ce jugement fut encore annulé, et c'est dans la Corrèze que l'assassin vint de comparaître en cour d'assises. Il a été condamné, cette fois, à la réclusion perpétuelle.

MEURTRIERS CONDAMNÉS. — A Pantin, une épicière fut assassinée, il y a deux ans. Dénoncés, les assassins furent arrêtés. Ils ont comparu devant la cour d'assises de la Seine.

Après les plaidoiries de M^e Jean Robin pour Reinhard, M^e Arboux pour Legain, M^e Paul Viven pour Walter, le jury est revenu avec un verdict affirmatif, mais mitigé de circonstances atténuantes pour les trois accusés.

La Cour a condamné Reinhard aux travaux forcés à perpétuité, Legain à vingt ans de travaux forcés et huit ans d'interdiction de séjour, Walter à six ans de réclusion et cinq ans d'interdiction de séjour.

Après le prononcé du jugement, Reinhard, tourné vers le public, prononce cette phrase qui a dû faire passer un petit frisson sur les témoins à charge : « Bonsoir, on se reverra ! »

UN PARRICIDE. — La cour d'assises des Vosges a condamné à mort Joseph Valentin, manoeuvre, qui, le 12 décembre 1909, étrangla sa mère.

L'exécution aura lieu à Epinal.

VENDEUSE PAR SON GENDRE

Amoureux d'une dame Dotty, belle-mère de son vieux copain William Sandy, l'honorable Henry Swill le sollicitait de plaider sa cause auprès d'elle.

— Soit ! accepta Sandy. Mais tu me donneras dix schillings...

Six mois plus tard, mistress Dotty devenait la femme de Henry Swill.

Mais, comme l'heureux époux avait à payer sa dette, il y eut entre les deux hommes une violente altercation que la nouvelle mariée surprit et qui lui fit connaître qu'elle avait été vendue proprement pour une demi-livre.

Aussi, fort en courroux, traîne-t-elle son gendre devant les tribunaux de Londres.

On espère bien qu'il se verra sévèrement condamné.

Car réclamer 12 fr. 50 à l'amour qui vous débarrassera de votre belle-mère, c'est d'un toupet véritablement excessif.

UN VERDICT INATTENDU

Le jury de la Seine, si peu sévère habituellement, a fait preuve au cours d'une des dernières audiences d'une clémence qui a provoqué l'indignation de tous les honnêtes gens.

Une fille, par avarice, pour ne pas avoir à le nourrir, a jeté son enfant par la fenêtre. Le pauvre petit est venu s'écraser sur le pavé où on l'a trouvé broyé, la cervelle ouverte. La mère criminelle a été acquittée.

Cette fille était domestique ; elle avait mis au monde cet enfant à la Maternité ; puis l'avait confié à une nourrice à la campagne. Celle-ci, sans nouvelles de la mère qui laissait ses lettres sans réponse, lui rapporta l'enfant chez ses patrons. La bonne le garda dans sa chambre, en cachette, puis bien vite fatiguée de ces soins discrets, elle trouva beaucoup plus expédient, une nuit, de le tuer. Elle avait calculé que, puisqu'on ignorait qu'il était chez elle, on ne lui imputerait pas ce crime.

Mais il fallait, pour écarter les soupçons, qu'elle le jetât, non du côté où donnait sa fenêtre, c'est-à-dire sur la cour, mais dans la rue, ce qui l'obligeait à traverser la chambre des enfants de sa patronne pour gagner la fenêtre propice à son odieux dessein. Elle n'hésita pas.

Ce fut un passant qui trouva le petit corps. Elle a donné comme raison de son crime qu'elle avait eu peur de perdre sa place en laissant savoir qu'elle avait un enfant. Or, sa patronne, une digne femme, a déclaré : « Que ne m'avait-elle dit qu'elle était mère ! j'aurais désintéressé la nourrice ! »

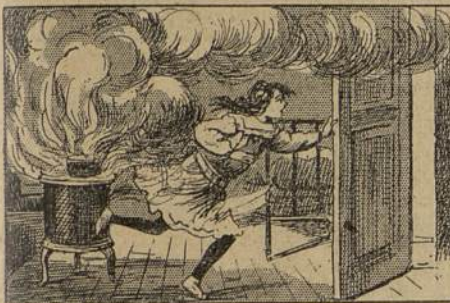


DE LA POLICE DANS PARIS

LA « REINE DE KABYLIE. » — Bien connue sous ce pseudonyme, une fille soumise arpentait un soir de la semaine dernière la rue de Kabylie. Elle aborda un contremaître



d'usine, mais celui-ci repoussa dédaigneusement ses offres. Indignée, elle bondit sur le contremaître et, d'un formidable coup de poing en pleine poitrine l'étendit inanimé. Des agents l'avaient aperçue ; ils s'empressèrent de la mettre en état d'arrestation. **(XIX^e Arrt.)**



BRULÉE VIVE. — Demeurée seule chez elle, rue Germain-Pilon, une fillette de treize ans faisait fondre de la cire sur un poêle placé dans la chambre à coucher, lorsque le récipient prit feu. Enveloppée de flammes, la pauvre enfant s'enfuit dans l'escalier et vint tomber dans la loge de la concierge où des soins lui furent donnés. Son état inspire de vives inquiétudes. **(XVIII^e Arrt.)**



UN APACHE CHATÉ. — Pendant qu'on relevait un des chevaux de Madeleine-Bastille tombé sur les grands boulevards, un apache s'approcha de l'animal et lui enfouit un couteau dans la cuisse. La foule indignée se rua sur le sauvage ; celui-ci reçut une telle correction que les agents le transportèrent en lambeaux au poste de la rue Drouot. **(IX^e Arrt.)**

SIMPLE HISTOIRE DE CHASSE

Les récits d'aventures extraordinaires ont fleuri avec l'ouverture récente de la chasse ; mais il est peu d'histoires aussi inattendues que la suivante :

Il y a deux ans, un chasseur partant en compagnie du Président de la Société centrale des Chasseurs, pour aller chasser la grive aux environs de Tunis, achetait à Marseille mille cartouches marquées de l'estampille d'un armurier français.

Tout alla bien pour entrer en Tunisie, mais comme les grives manquaient au rendez-vous, les chasseurs se décidèrent à rentrer en France. On refusa l'entrée des cartouches en Algérie, et leur propriétaire les réexpédia à Marseille.

Lorsqu'il fut de retour dans ce port, il fut mandé à la Douane, où il apprit qu'il allait être poursuivi pour avoir tenté d'introduire en France des munitions étrangères, délit prévu par un règlement de 1795. C'est en vain que le pseudo-délinquant exhiba la facture de l'armurier fournisseur des cartouches ; elles venaient de Tunisie et cela suffisait.

Notre chasseur abandonna provisoirement ses munitions et ne les réclama que l'année suivante, au moment où il repartait pour Tunis. Par tolérance et en raison de sa bonne foi évidente, on l'autorisa à prendre livraison de son colis pour le réexpédier en Tunisie.

Mais lorsque, en compagnie de l'entrepositaire des poudres, il voulut sortir les cartouches du dépôt, un douanier — en vertu du règlement qui s'oppose à la circulation des munitions d'origine étrangère — fit faire demi-tour au colis et conduisit au poste les deux « fraudeurs ».

Les cartouches sont depuis deux ans dans une casemate, mais, comble d'ironie, il y a quelques semaines, l'administration a réclamé à leur infortuné propriétaire la somme de 80 francs pour « frais de magasinage ! »

Cette aventure, qui se passe à Marseille, ne déparerait pas les récits de l'illustre Tartarin.

Deux exécutions capitales

En dehors de l'exécution mouvementée dont nous parlons en première page, deux autres exécutions ont eu lieu la semaine dernière.

Un dentiste féroce

A Halle, un dentiste du nom de Kreitenmayer était en train de procéder à l'extraction d'une dent, lorsque la patiente s'évanouit.

On découvrit alors que ce n'était pas la première fois qu'il agissait ainsi. Il avait torturé un grand nombre de femmes qui avaient eu la mauvaise inspiration de lui demander des soins.

Une farce mortelle

A Danjoutin, près Belfort, de sinistres plaisantins ont fait boire plusieurs verres d'absinthe à un enfant de neuf ans, le petit Jules Bled.

Les crimes de l'enfance

Plus nous allons, plus l'enfance devient criminelle. Il n'y a pas bien longtemps, un jeune potache du lycée de Palerme avait assassiné son professeur pour se venger d'une mauvaise note, simplement.

Un « client » bon enfant

Se douterait-on que les abords de la Préfecture de police sont, pour certaines belles de nuit, un lieu de racolage de prédilection ?

Mort aux Mouches

Un entomologiste a constaté que, dans les campagnes que sillonnent de nombreuses automobiles, les mouches et les taons avaient beaucoup diminué.

Concours n° 28 (10 Séries)

Les Faits divers truqués

SIXIÈME SÉRIE

Dans chacun des dix faits divers truqués qui constitueront ce concours, il s'agit de découvrir, non pas écrits avec leur orthographe, mais donnés par la consonance, cinq noms de Français célèbres à des titres divers.

AVIS IMPORTANT

Nous mettons en garde tous nos Lecteurs, et en particulier ceux qui participent à nos Concours, contre les agissements de plusieurs Administrations, qui, par des procédés plus ou moins frauduleux, se procurent leurs adresses pour envoyer ensuite des circulaires auxquelles nous sommes absolument étrangers.

Dans ces circulaires ces maisons sollicitent des envois d'argent de nos abonnés et lecteurs. Nous croyons devoir prévenir ceux-ci que nous déclinons toute responsabilité, faisant d'ailleurs toutes réserves de droit vis-à-vis des administrations dont il s'agit.

LE DISQUE PATHÉ SUPPRIME L'AIGUILLE et l'usure qu'elle produit.

La supériorité des Disques Pathé fonctionnant SANS AIGUILLE est écrasante. Ils laissent loin derrière eux tous les autres systèmes.

A TOUS ET PARTOUT 8 JOURS à l'ESSAI

Le Théâtre chez Soi

NOUVEAUTÉ SENSATIONNELLE: Chants accompagnés par l'orchestre complet.

INVENTION NOUVELLE

Diaphragme à Membrane de mica indestructible et pointe de saphir extra-fin.

GIRARD & BOITTE

Collection Formidable et Sublime de 130 MORCEAUX

20 Centimes PAR JOUR



DERNIÈRE INVENTION!

Les disques et les diaphragmes à aiguilles sont vaincus! Tout le monde exige les merveilleux disques Pathé et chacun fait remplacer son diaphragme à aiguilles, désagréable, agaçant et démodé par le diaphragme à saphir, inusable, toujours prêt à fonctionner et qui donne des résultats tenant positivement du prodige!

Adaptation instantanée et sans frais.

Nous nous mettons à la disposition de tous les possesseurs de machines parlantes à disques pour perfectionner leur instrument et le mettre au niveau de la science actuelle.

Révolution radicale dans l'art de la reproduction de la musique et du chant.

30 MOIS DE CRÉDIT 6 fr. PAR MOIS

Les Disques PATHÉ donnent les plus longues auditions.

LES CONQUÊTES DE LA SCIENCE

Le cylindre de cire a été abandonné pour le disque à aiguilles qui a été abandonné, à son tour, pour le disque à saphir, supprimant l'usure, donnant le ton juste et le souffle vibrant de la voix humaine.

LISTE des 130 MORCEAUX CHOISIS DISQUES de 21 cm de diamètre, double face.

- OPÉRAS - OPÉRAS-COMIQUES
1. Le Roi de Lahore (Promesse de mon avenir), par RENAUD.
2. La Favorite (duo du 4e acte), par M...
3. Les Huguenots (Père-Fils), par AUMONIER.
4. Patrie (Pauvre martyr obscur), par DELMAS.
5. Ripolito (Comme la plume au vent), par AYE.
6. Benvenuto (De l'art), par NOTÉ.
7. Mignon (Ellen croyait pas), par BRYL.
8. Jocande (Dans un délire extrême), par BOUYER.
9. La Damnation de Faust (Voix des roses), par DANON.
10. Carmen (Toreador), par RENAUD.
11. Joseph (Chant paternel), par ALVAREZ.
12. Les Cloches de Corneville (Va petit moussa), par VAQUET.
ROMANCES - CHANSONNETTES GRANDS AIRS
13. Souhait à la France (mélodie avec chœurs et orchestre), par NUTO.
14. Je ne sais plus (avec orchestre), par VAQUET.
15. Ecole d'amour (avec orchestre), par VAQUET.
16. Bancourlasse (avec orchestre), par VAQUET.
17. La Vierge à la Crèche, par VAQUET.
18. On a oublié, par VAQUET.
19. Le Petit Siffleur, par VAQUET.
20. Rive au Folle, par VAQUET.
21. Mireille, par VAQUET.
22. Petits Bambins d'Amour, par VAQUET.
23. La Libellule, par VAQUET.
24. Trianon, par VAQUET.
25. Les Trois Roses, par VAQUET.
26. O Sole Mio (avec orchestre), par VIGNEAU.
27. La Chanson de Marinette (avec orch.), par VIGNEAU.
28. Si tu voulais (avec orch.), par VIANENCO.
29. La Valse rose, par M... Jane MREY.
30. Chemineau chemine, par ELVAL.
31. Ninon voici les roses, par ETAL.
32. Si l'on connaissait la Femme, par MERCADIER.
33. Les fiancailles roses, par MERCADIER.
34. Ressemblances, par MERCADIER.
35. Partenza (Ohanson napolitaine), par MERCADIER.
36. Ultime raison, par MERCADIER.
37. Petite femme qui passe, par MERCADIER.
38. Le portrait de Mireille, par MERCADIER.
39. J'ai fait d'amour, par MERCADIER.
40. Mon Cœur (Romance), par PICCALUGA.
41. La Pucelle chanteuse (Mélodie), par BELKOMME.
42. Quand je te vois, par MAGENAT.
43. Les deux Grenadiers, par GRESSE.
44. La Marseillaise, par GRESSE.
45. Elle n'était pas jolie, par GEORGE.
46. Jolie Fleur des Champs, par GEORGE.
47. Sur la bouche, par DALBRET.
48. J'ai tant pleuré (avec orchestre), par DALBRET.
49. Le Roi des Tyroliens (Tyrolienne), par CHARLEBY.
50. Linette (Ohanson valse), par MARCELLE.
51. Le Bricou, par MARÉCHAL.
52. Le petit Portrait, par MARÉCHAL.
53. Ah! dis-le moi, par MARCELLE.
54. Dans mon vieux temps, par DALBRET.
55. Cœur d'enfant, par DALBRET.
56. Le Permis de Pêche, par FRY.
57. Un Monsieur qui hégaie, par FRY.
58. Dans la Rue (Cri de Paris), par FRY.
59. Le Martyr de la Rue Popincourt, par FRY.
60. Les Galles du Téléphone, par FRY.
61. La Ballade des Agents, par CHARLUS.
62. La Jolie boiteuse (avec orch), CHARLUS.
63. La Dernière carotte (monolog), POLIN.
64. J'ai un rosier (avec orchestre), DRANEM.

ORCHESTRES - DANSES - SOLIS

- Dix Valses.
Six Mazurkas.
Six Polkas.
Quatre Scotchis.
Cinq Morceaux 2 Quadrilles complets.
65 Cinq morceaux Quadrille des Lanciers complet.
Un Pas de Quatre.
Deux Cors de Chasse.
Deux Pistons.
130 Un Violon.
Une Violoncelle.
Une Mandoline.
Deux Orchestres Tziganes.
Vingt Morceaux d'Orchestres divers (Marches Militaires, Fantaisies, Ouvertures, etc., etc.)

23 BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, l'APPAREIL à DISQUES PATHÉ et la Collection des 130 Morceaux choisis sur disques double face, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 6 fr. jusqu'à complète liquidation de la somme de 180 francs, prix total.

Form with fields for Name and Surname, Profession or Quality, Domicile, Department, and Gate.

GIRARD & BOITTE, 46, Rue de l'Echiquier, PARIS (Xe Arr)

Le Disque Pathé se présente en quatre diamètres différents, savoir: 17 centimèt. (1 fr. 25) - 21 centimèt. (2 fr.) - 28 centimèt. (5 fr.) - 50 centimèt. (16 fr.)

les dix bons de concours qui se trouvent au bas de cette page. VI. Matelot en goguette. - Certains marins, quand ils ont bu, font des betises; hier l'un d'eux, qui avait perdu col, hêret, et la raison, bossait le chapeau d'un officier en civil. De pareils faits ne se passent heureusement pas tous les jours dans notre pays.

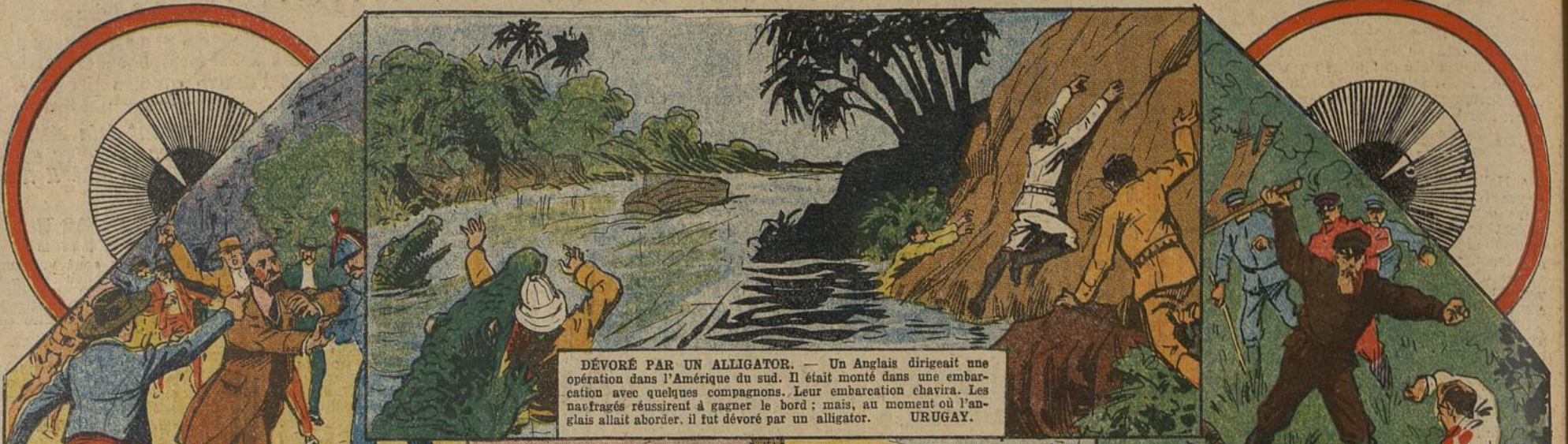
LISTE DES PRIX
1er prix: Une magnifique garniture de cheminée, pendule et candélabres en marbre et bronze doré.
2e prix: Un excellent remontoir pour homme, en argent contrôlé.
3e au 12e prix: Un élégant sac de dame en cuir fin, doublé de soie, avec compartiment intérieur.
13e au 24e prix: Une superbe chaîne de montre en argent contrôlé.
25e au 35e prix: Une ravissante parure de poignets.
36e au 50e prix: Un panneau artistique en cuir repoussé.
51e au 100e prix: Une paire de beaux boutons de manchettes, dorés et émaillés.
Du 101e au 150e: Une jolie chaîne sautoir pour dame.

UN MONSIEUR offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu. Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

Abonnements: FRANCE: 6 francs par an - ÉTRANGER: 8 francs par an. Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE DE PEYRABEILLE (ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0 50c pour recevoir franco à domicile.) Adresser les demandes: 75, rue Dareau, Paris.

CONCOURS N° 28 LES FAITS DIVERS TRUQUÉS BON N° 6. Conservedes bonet nous l'envoyer à la date que nous indiquerons.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de notre 29e Concours LE BRIGADIER LA GROGNE



DÉVORÉ PAR UN ALLIGATOR. — Un Anglais dirigeait une opération dans l'Amérique du sud. Il était monté dans une embarcation avec quelques compagnons. Leur embarcation chavira. Les naufragés réussirent à gagner le bord ; mais, au moment où l'anglais allait aborder, il fut dévoré par un alligator. URUGAY.



UN CONSUL MALMENÉ. — Le vice-consul anglais de Naples était venu à Anagni, dans le but de signifier un mandat de comparution à deux Italiens, au nom des tribunaux anglais. Excités par les deux inculpés, des passants s'ameutèrent, et maltraitant le vice-consul, le poursuivirent à travers les rues. Le malheureux fonctionnaire reçut force coups avant que deux carabiniers aient eu le temps de mettre fin à la regrettable scène. ITALIE.



DRAME D'AMOUR. — Une femme de 67 ans était condamnée par les médecins : son mari, très affecté à la pensée qu'il allait être séparé de sa femme, la veilla pendant plusieurs nuits et lui déclara finalement qu'il voulait mourir avec elle. Leurs cadavres furent trouvés dans la cuisine de leur appartement. Ils s'étaient asphyxiés. Tous deux appartenaient à la plus haute société. ALLEMAGNE.



LE CHATIMENT D'UN APACHE. — Dans les environs de Saint-Petersbourg, le fils d'un millionnaire était, depuis deux ans, le chef d'une bande d'apaches qui a accompli une série innombrable de forfaits. Exaspérés, les paysans de plusieurs villages se réunirent ces derniers temps. La chasse à l'homme commença aussitôt. Elle réussit, car une bande de paysans trouva l'apache seul, dans une forêt, et le tuèrent à coups de bâtons. RUSSIE.



VICTIME DE SON DEVOUEMENT. — Un chef de gare a été victime de son courage. Au moment où le rapide 72, venant de Boulogne, arrivait, il vit une femme engagée sur la voie. Sans hésiter, il s'élança pour saisir la malheureuse, mais, heurté par la locomotive, il fut projeté au loin. On se précipita à son secours et l'on constata qu'il avait une épaule luxée et qu'il portait une horrible blessure dans la région lombaire. Il mourut le lendemain. Quant à l'infortunée voyageuse son corps ne formait plus qu'une bouillie sanglante. CREIL.



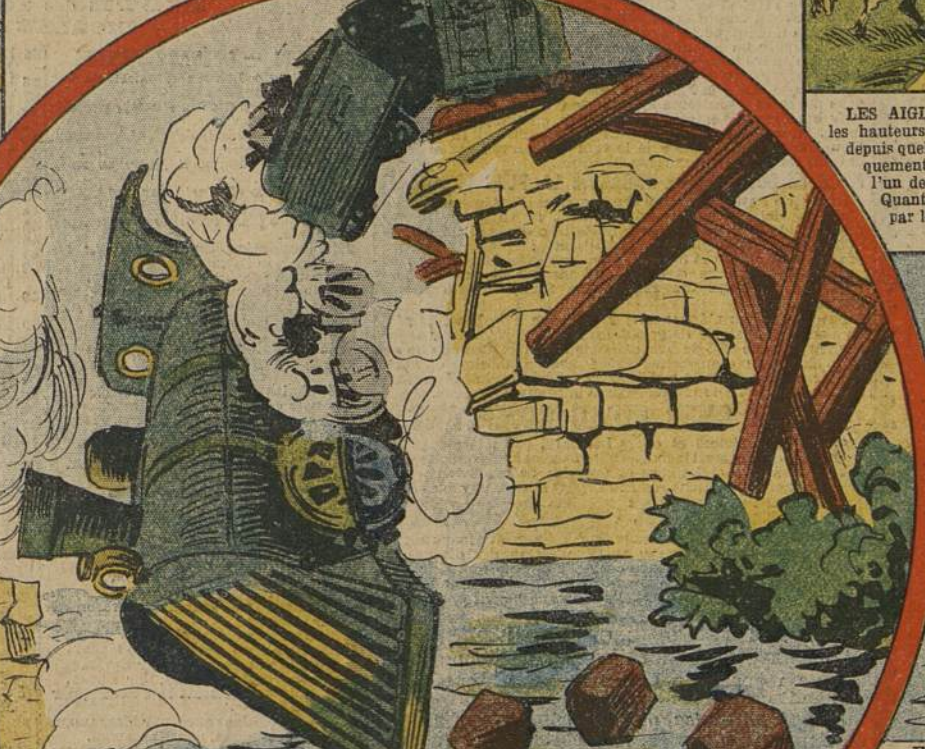
LA VENGEANCE DU CHAUFFEUR. — Un chauffeur voulant se venger d'un gorodovoï (agent de police), qui avait désigné à sa voiture une place qui lui déplaisait, lança sur lui l'automobile à toute vitesse. Le gorodovoï a été renversé et est mort quelques heures après. Le chauffeur a été arrêté et a avoué son crime auquel il déclare avoir été poussé par des collègues. RUSSIE.



LES AIGLES. — Un berger gardait un troupeau de moutons sur les hauteurs avoisinant la forêt de Targassonne. Deux aigles, qui depuis quelques instants planaient dans le voisinage, foncèrent brusquement sur le troupeau et, avant que le berger pût intervenir, l'un des oiseaux de proie saisissait un agneau et disparaissait. Quant à l'autre, qui s'était attaqué à une brebis, il fut assailli par le berger qui réussit à l'assommer à coups de houlette. PERPIGNAN.



ACCIDENT MORTEL. — Quatre employés des chemins de fer suisses avaient quitté l'auberge Mattia, près de Göschenen, pour faire l'excursion du Dammastock. Ils étaient attachés tous ensemble au moyen d'une corde. A la descente d'un couloir, celui qui marchait en tête tomba et entraîna ses trois compagnons. Deux furent tués. SUISSE.



UN TRAIN A L'EAU. — Une dépêche de Goodwin (Kansas) annonce qu'un train de voyageurs allant de l'Ouest sur Rock Island Railroad, est tombé dans le fleuve, près de Clayton. Les pluies torrentielles avaient détruit un pont. La locomotive gît dans un fond de sept mètres d'eau. Vingt cadavres ont déjà été retirés. De nombreux voyageurs sont gravement blessés. CANADA.



INONDATIONS. — Dans la commune de Lorca, par suite de pluies torrentielles, les récoltes semblent perdues. La partie basse de cette commune est inondée et les eaux atteignent plus de deux mètres de hauteur. Deux personnes ont été noyées et plusieurs blessées. Les fleuves charrient des meubles et des cadavres de bestiaux. ESPAGNE.



UNE ÉMEUTE DE FEMMES. — Parce que le conseil municipal de Rocca-Priora mettait obstacle à la construction d'un aqueduc, les femmes du pays, au nombre de 300, armées de bâtons, envahirent la salle des séances, firent descendre le maire de son fauteuil et chassèrent tous les conseillers à coups de bâtons. ITALIE.



TUÉES PAR LA Foudre. — A Colorado-Springs, la station balnéaire à la mode du Colorado central, des orages épouvantables ont complètement dévasté tous les environs. Sept personnes ont été tuées par la foudre. COLORADO.